

HELVÉTIUS (De l'Esprit)

JUGÉ PAR UN VOLTAIRIEN DE HONGRIE

On a plus d'une fois esquissé la physionomie curieuse du comte FEKETE (1741-1803). Dans un récent fascicule des *Nouvelles Archives des Missions scientifiques* (xxii, 4), j'ai moi-même essayé de restituer ce qu'elle peut avoir d'intérêt littéraire ou de valeur typique à cette figure de second plan, perdue un peu sous le fouillis des événements contemporains¹. Vers la fin de ce qu'on appelle en Hongrie la période sans caractère national, *nemzetiellen kor*, cet ami du prince de Ligne, ce correspondant de Voltaire, cet admirateur du francisant Frédéric II, ce Hongrois qui ne publia qu'en français et à peu près jusqu'au bout resta fidèle obstinément au goût classique ou post-classique dédaigneux, on le verra ici encore, des « effervescences du génie »², et par exemple aux règles dramatiques à peine « corrigées par le bon sens », sut à l'occasion souffrir pour ses idées, ou les idées qu'il avait épousées sans reprendre rien de lui-

1. Voir aussi une étude à paraître dans *Modern Language Notes* (Gibbon en Hongrie, Premières traces) et la *Revue de Littérature Comparée* (L'esthétique du théâtre allemand et les règles françaises jugées par un Voltairien hongrois), janvier-mars, 1925.

2. On le verra plus loin, dans son dissentiment avec Helvétius sur la *définition du génie*, Fekete semble en rester, plus que lui, à la théorie du Goût opposé et préféré au Génie. Cf. son *Esquisse d'un Tableau Mouvant de Vienne*, p. 114 : « Plusieurs hommes de cette trempe auraient laissé peu à désirer, surtout s'ils avaient joint les qualités du cœur à celles de l'esprit et s'ils n'avaient jamais voulu faire qu'un usage convenable des dons de la nature, en préférant toujours le solide au brillant, l'application suivie aux effervescences du Génie. »

même. Il ne craignit pas d'aller de l'avant, de se compromettre, et ne songea point à ménager ce qu'avait pu lui laisser de chances, de fortune ou de bonheur une vie peu réglée et assez mal conduite dès la jeunesse.

Ennemi du *fanatisme*, des *préjugés*, de la « superstition » qui « fascine » ¹, et, comme il dit ici, des *prestiges* de tout ordre, politique ou religieux, partisan déclaré des *lumières* et servant déclaré de la *Philosophie* selon Voltaire, tel il fut dans son essai de rôle politique à la Diète hongroise de 1790, tel le montre la lettre suivante à son fils François Fekete, que donnent ses *Œuvres Posthumes* encore inédites.

Organisée ou « tacite », l'association *pour les progrès de la lumière*, dont il est parlé ici, unissait en faisceau, un faisceau de lumière, dit Fekete, des idées familières à tous les cercles libéraux, vers l'époque de Joseph II. L'empereur lui-même y était très favorable, comme l'en ont loué Herder entre autres, dans ses *Lettres pour servir à l'avancement de l'Humanité* (II. 26), ou Fekete dès son *Esquisse d'un Tableau mouvant de Vienne* : « O vous qu'on vit d'une main sûre abattre l'hydre à cent têtes qu'on appelle fanatisme, superstition ou préjugés..... » (p. 65 et 49). Les milieux maçonniques surtout s'employaient à répandre ces principes, et l'histoire qu'a faite L. ABARI de la maçonnerie en Autriche-Hongrie donne les noms de bien des amis, protecteurs ou parents de Fekete : le directeur de théâtre Sonnenfels, les écrivains Blumauer, Kazinczy, Ayrenhoff, Aranka, Horváth, le chancelier Kaunitz et Joseph II en personne, plusieurs Stahremberg, Podmaniczky et Niczky, l'oncle de Fekete, et avec l'oncle le neveu.

D'ailleurs la « haine des préjugés » n'était pas seulement un article (nous dit-on) du catéchisme du maçon-apprenti selon l'observance Draskovich, mais aussi un dogme cher à tous les *philosophes* français, comme à Voltaire, et même à plus d'un poète libertin ou badin, tel son ami Chaulieu, aimé de Fekete lui aussi, et qui par exemple écrivait au chevalier de Bouillon (*Poésies*, 1724, p. 11) :

1. Fekete, *Œuvres Posthumes* inédites, Petites Réflexions, xxviii.

Heureux qui se livrant à la Philosophie
 A trouvé dans son sein un asile assuré
 Contre les Préjugés dont l'esprit enivré
 De sa propre raison soi-même se défie.

Jusqu'à un certain point, on le voit, les préférences littéraires de Fekete se fondaient en raison.

II

Le livre *De l'Esprit* devait lui devenir cher, ne fût-ce que par la rage des « maraudeurs d'ex-jésuites » ou « maraudeurs d'ex-convulsionnaires » dont Voltaire parle encore à Condorcet le 1^{er} février 1772, acharnés contre Helvétius. Il est assez curieux de voir ce père, affectueux mais qui s'avéra médiocre, prendre pour thème d'une sorte de conversation philosophique avec son fils l'un des ouvrages français qui avaient été le plus violemment discutés.

M. MORVAY Győző a conté ce que furent les rapports des deux Fekete, la vie assez désordonnée du fils (1767-1835), son divorce à lui aussi, et quelques-uns de ses voyages ¹. Cette lettre lui est écrite à l'un de ses retours en Hongrie. Le père, qui l'appelle ici son « cher ami », le disait ailleurs devenu

Bien plus solide Ami, et Fils encor plus tendre

et dans ses Œuvres Hongroises inédites, parmi les nombreuses pièces à lui adressées, se plaît à le nommer son cher fils et ami, *Kedves Fiam és Barátom* ². Il avait tenu à le faire voyager, pour remédier à l'« éducation désastreuse » dont il parle, dont il entend n'être point responsable, mais où la brouille ancienne des parents dut jouer son rôle. Lui-même avait mené par périodes, et notamment de 1784 à 1787, une vie assez errante, *cigányélet*, dit M. Morvay. Bien qu'il regrette quelque part de n'avoir voyagé qu'« à la dérobée », il se flattait, non sans apparence de raison,

1. Morvay Gy., *Galántai Gróf Fekete János*, p. 210 et suiv.

2. Fekete J., *Œuvres Posthumes inédites*, A md. la C. V. née St... — *Magyar Munkái* inédites, I, 200.

d'avoir mieux profité de ce qu'il avait vu, que bien d'autres qui l'ont fait à loisir ¹. Les *Magyar Munkáji* inédites ont une pièce adressée à François Fekete (I, 203), revenant d'Italie en 1790. Peut-être avec son père, qui fut alors à Trieste, par prudence, au lendemain de la conjuration de Hompesch, « pour éviter des soupçons aussi désagréables que mal fondés », qui dans la même pièce fait allusion à Trieste, y avait séjourné six ans auparavant, et gardait un souvenir à Fiume et à sa terrible *bora* ².

N'était une mention de Condorcet, dont nous reparlerons, on pourrait imaginer que cette lettre sur Helvétius date d'alors : classés par le secrétaire au moment de la copie qu'il en fit, aucun des fragments dont se composent ces *Œuvres Posthumes* ne porte de mention datée. Il semble que Fekete père ait découvert vers cette époque l'historien anglais Gibbon, comme le fils découvrait Helvétius, et avec autant d'enthousiasme. D'après une épître en vers adressée à son fils ³ il semble que le jeune homme, qui voulut un instant se faire *artiste dramatique*, comme on commençait à dire, ait su assez d'anglais pour essayer de traduire Pope, sans doute sur la foi de Voltaire, et Gibbon, peut-être sur la recommandation paternelle. Au moins intellectuellement, l'intimité entre père et fils fut assez complète.

Ce fils « sans emploi » manquant sa vie comme son père avait manqué à peu près la sienne, peut-être pour avoir appris de lui, ou de gens comme Helvétius, à ne recevoir de règles que de la « saine » et sèche raison, et cru faire assez que de proscrire les « fausses idées », ne porte-t-il pas témoignage, à sa manière, de ce que fut toute cette fin d'une grande époque, bien ailleurs qu'en France, de ce qui rendit stérile une part de sa hardiesse intellectuelle, et lui donne, de loin, l'apparence des choses mortes ?

1. Morvay Gy., article de *Irodalomtörténeti Közlemények*, 1901, p. 51. — Fekete J., *Œuvres Posthumes* inédites, Petites Réflexions, xxv.

2. Fekete J., *ibid.*, cxiv. — *Magyar Munkáji* inédites, I, 79, note 3.

3. Fekete J., *Magyar Munkáji* inédites, II, 146.

III

Voici ce que, par la plume de son secrétaire Mátyási József, FEKETE János écrit à son fils au sujet d'Helvétius. On peut moderniser la copie sans scrupule aucun : le secrétaire avouait ne savoir guère le français. Mais les retouches, d'orthographe ou d'accord, sont de peu d'importance, et rares. On trouvera en notes les passages d'Helvétius auxquels semble renvoyer Fekete. Ceux qu'il souligne ne sont pas des citations textuelles de *L'Esprit*, mais en résumé assez bien quelques idées essentielles.

A MON FILS

« Mon cher Ami ! car ce titre m'est encore plus agréable que celui de Père, puisque votre cœur me le donne d'après la conviction que je ne le mérite pas moins que celui que la nature m'a accordé, vous savez combien je me réjouis quand je vous vois travailler au développement de vos talents, qu'une éducation désastreuse a pu dénaturer pour quelques instants, mais n'a jamais pu étouffer. Vous savez que les étincelles que votre esprit a jetées de temps en temps, en me pénétrant de joie, n'ont servi qu'à fortifier en moi le désir de vous associer aux travaux sacrés de la saine Philosophie qui, répandue sur l'Univers entier, forme une association tacite pour les progrès de la lumière.

« C'est d'après cette façon de penser de ma part, que je me suis consolé de vous voir sans emploi, puisque j'ai espéré que vous sauriez en trouver dans votre cabinet de non moins importants, et peut-être de plus utiles.

« C'est dans cet espoir que je vous ai vu avec transport avoir, à votre retour, de l'enthousiasme pour Helvétius, pour ce sage si modeste et si éclairé, pour ce moderne Sénèque, bien préférable à l'ancien, qui du sein de l'opulence nous prêchait les charmes de la pauvreté, tandis que celui-ci nous apprenait par son exemple à en jouir, sans faire tort à la Philosophie qui n'exclut sûrement pas l'usage sensé des plaisirs, qui, prodigue de son bien pour soulager l'humanité souffrante, l'a été de son esprit et de ses talents pour

l'éclairer, et la conduire à la félicité par la seule route qui puisse l'y mener.

« Mais comme je ne voudrais pas qu'il se glissât une seule fausse idée dans la masse des vôtres, que les erreurs des grands hommes doivent être d'autant plus relevées que la magie de leur style, leur réputation, ce respect qu'on leur doit à plus d'un titre, ne servent que trop à les étayer, j'ai cru devoir rectifier la seule dans laquelle Helvétius me paraît être tombé.

« Je m'y suis déterminé d'autant plus aisément, que cette petite erreur dans la base de son inappréciable ouvrage ne fait aucun tort à l'édifice majestueux et sublime qu'il a élevé; que toutes les conséquences, lumineuses et d'éternelle vérité, qu'il en déduit, ne resteront pas moins la boussole la plus sûre pour arriver au plus grand bonheur dont le genre humain soit susceptible.

« N'allez pas me taxer de présomption, si avec des armes bien inégales j'ai osé entrer en lice avec ce respectable champion de la Philosophie; je suis sûr que si au-delà du tombeau l'on pouvait savoir ce qui se passe ici, Helvétius pardonnerait à l'un de ses admirateurs de n'avoir pas été de son avis sur un seul point, tandis qu'il combat, depuis qu'il pense, sous les mêmes étendards. Mais en voilà assez pour m'excuser; venons à la question dont il s'agit.

« *Tous les hommes ont des sens*, dit Helvétius au troisième Discours, pour prouver que l'esprit est un effet de l'éducation; et non un don de la nature ¹. *Ces sens sont, en tous, assez bons pour apercevoir les mêmes rapports dans les objets; ils ont les mêmes besoins et ils auraient la même mémoire s'ils avaient la même attention* ².

1. C'est le titre même du Discours III : « Si l'esprit doit être considéré comme un don de la nature ou comme un effet de l'éducation. »

2. Je n'ai pas retrouvé chez Helvétius la formule : *Tous les hommes ont des sens*. Mais il est dit, à la fin du II^e Discours : « Tous les sens sont autant de portes par lesquelles les impressions agréables peuvent entrer dans nos âmes; plus on en ouvre à la fois, plus il y pénètre de plaisir. » Et au début du III^e : « Si l'on suppose qu'entre les hommes bien conformés, doués de tous leurs sens, et dans l'organisation desquels on n'aperçoit aucun défaut, la nature aveugle ait mis de si grandes différences... » (chap. 1); puis, au chapitre 2 : « J'en conclus que la plus ou moins grande perfection de l'organisation tant extérieure qu'intérieure ne peut en rien influencer sur la justesse de nos jugements »; et plus loin : « d'où je conclus qu'entre les hommes que j'appelle bien organisés ce n'est point à la plus ou moins grande perfection des organes... des sens qu'est attachée la supériorité des lumières, etc... » — *Ces sens sont, en tous, assez bons...* Cf. Discours III, chap. 2 : « La perfection plus ou moins grande

« Quoique le premier point soit vrai, les conséquences qu'Helvétius en déduit sont évidemment fausses ; d'abord le plus ou moins de perfection des sens dépend de l'organisation intérieure, du plus ou moins d'irritabilité du système nerveux, etc. ; par conséquent les rapports aperçus dans les objets seront aussi différents qu'il y a de nuances infinies dans la structure des fibres et des nerfs.

« *Ils ont les mêmes besoins* : cela n'est pas plus vrai dans le fond, car ceux-ci seront toujours relatifs à la manière de sentir, qui est le résultat de la différence dans la manière d'apercevoir les rapports, comme nous venons de le dire.

« *Qu'ils auront la même mémoire* : doit donc être d'autant plus faux, qu'indépendamment de la différence dans la manière de sentir, c'est-à-dire de l'action des objets extérieurs sur le cerveau, l'anatomie prouve qu'il y en a une très grande dans sa construction, dans le plus ou moins de fluide qui s'y trouve, etc... ; toutes probablement causes essentielles de la différence que nous apercevons dans les degrés de la mémoire, d'un individu à l'autre.

« Ce qu'il dit ensuite pour étayer son assertion : *que tous les hommes apprennent leur langue, etc...*, et conçoivent au moins les premières propositions d'Euclide : quand cela serait vrai, et qu'on ne pourrait citer par milliers les exemples du contraire, cela ne prouverait rien ¹, car de là aux sublimes conceptions d'un Newton, au genre d'esprit qui caractérise les Génies immortels qui illustrèrent les Nations, tant anciennes que modernes, chez lesquelles on a cultivé ou chez lesquelles on cultive les sciences, les lettres et les arts, il y a encore une furieuse distance, et nous voyons même de

des organes des sens n'influe en rien sur la justesse de l'esprit, si les hommes, quelque impression qu'ils reçoivent des mêmes objets, doivent cependant toujours apercevoir les mêmes rapports entre ces objets. » — *Ils auraient la même mémoire...* Cf. *ibid.*, fin du chap. 1 : « Ainsi la nature ne pourrait donner aux hommes plus ou moins de disposition à l'esprit, qu'en douant les uns préférentiellement aux autres d'un peu plus de finesse de sens, d'étendue de mémoire et de capacité d'attention » ; chap. 2 : « Supposons deux hommes doués d'une même capacité d'attention, d'une mémoire également étendue, enfin deux hommes égaux en tout, excepté en finesse de sens... » Même idée encore, fin du chap. 3 et début du chap. 4.

1. *Euclide*. Cf. Helvétius, *De l'Esprit*, livre III, chap. 4 : « Tous les hommes que j'appelle bien organisés sont capables d'attention, puisque tous apprennent à lire, apprennent leur langue, et peuvent concevoir les premières propositions d'Euclide. Or tout homme capable de concevoir ces premières propositions a la puissance physique de les entendre toutes ; en effet... »

très bons Mathématiciens sans génie, et incapables de s'élever de là aux plus hautes idées.

« Les passions qu'il requiert pour que ces efforts se fassent ¹, dépendent elles-mêmes de la différence dans l'organisation Physique que nous regardons comme la source de la différence des talents.

« L'aveu qu'Helvétius fait, que *l'absence des passions rend stupide*, étant une contradiction de ses Principes ², confirme évidemment qu'il s'est pris dans un sophisme, et prouve infiniment pour nous ; car si l'origine des passions est dans la sensibilité physique, qu'est-ce qui détermine ce plus ou moins de sensibilité, que la différence de l'organisation intérieure, et celle qu'un anatomiste Philosophe trouvera toujours dans le système nerveux, dans le plus ou moins d'irritabilité des fibres ? Il est donc faux, quand l'expérience journalière ne le prouverait pas, que tous les hommes soient susceptibles de passion au même degré, et même qu'ils le soient de toutes les passions également. L'influence des tempéraments est ici plus puissante que toutes les éducations possibles.

« Je ne suis pas plus de l'avis de M. d'Helvétius sur sa définition du génie, que sur le reste : si ce nom ne convenait qu'aux inventeurs ³, bien peu d'hommes pourraient

1. *Les passions...* Cf. *De l'Esprit*, livre III, chap. 4 : « Une fois parvenu à cette vérité, je découvre facilement la source des vertus humaines. Je vois que sans la sensibilité à la douleur et au plaisir physiques, les hommes, sans desirs, sans passions, également indifférents à tout, n'eussent point connu d'intérêt personnel., et qu'ainsi la sensibilité physique et l'intérêt personnel ont été les auteurs de toute justice. » Plus loin : ... « C'est que pour vaincre le dégoût de l'étude il faut, comme je l'ai déjà insinué, être animé d'une passion. » Chap. 6 : ... « J'ai fait voir que c'est aux passions que nous devons sur la terre presque tous les objets de notre admiration... Je vais prouver maintenant que, dans les occasions délicates, ce sont elles seules qui, volant au secours des grands hommes, peuvent leur inspirer ce qu'il y a de mieux à dire et à faire. » Et encore, chap. 7 : « ... La conclusion de ce chapitre, c'est que ces gens sensés, ces idoles des gens médiocres, sont toujours fort inférieurs aux gens passionnés, et que ce sont les passions fortes qui, nous arrachant à la paresse, peuvent seules nous douer de cette continuité d'attention à laquelle est attachée la supériorité d'esprit. » Enfin, chap. 8 : « Il paraît donc que l'activité de l'esprit dépend de l'activité des passions. »

2. *Stupide...* Cf. *ibid.*, III, 8, titre : « On devient stupide dès qu'on cesse d'être passionné. » — Même déclaration quelques pages plus loin, et encore au chap. 30 : « Que ce sont les passions qui, d'un stupide, font souvent un homme d'esprit, et que nous devons tout à l'éducation. »

3. *Génie... inventeurs.* Cf. *De l'Esprit*, Discours IV, chap. 1 : « Au reste, par génie je n'entends pas simplement le génie des découvertes dans les sciences,

s'en glorifier. Du Guesclin et Sully, le grand Condé et Colbert, le duc Ferdinand de Brunswick et Bernstorff n'ont rien inventé : en étaient-ils moins des génies ? Un Corneille, un Racine, qui n'ont pas inventé la Tragédie, M. d'Helvétius lui-même et tous les grands hommes qui ont illustré les deux derniers siècles, ne seraient-ils pas des génies, de ce qu'il n'y a qu'un très petit nombre parmi eux, qui dans tous les genres se soient frayé une route nouvelle ?

« Ce que M. Helvétius dit, que les Gouvernements influent sur la dose d'esprit des Peuples, et peut-être aussi le climat ¹, est aussi lumineux que toutes les conséquences qui découlent de son premier *donné* ; mais ses conséquences ne seraient pas moins justes, ni moins utiles au genre humain, s'il avait admis l'influence de l'organisation sur la différence des esprits ; car il est décidé que les gens absolument stupides sont aussi rares dans tous les pays du monde, que ces êtres doués d'un génie transcendant ; il ne l'est pas moins, par conséquent, que, quoique les génies se développent, en dépit de la plus mauvaise éducation possible, dans tous les temps et dans tous les pays qui sont arrivés à un certain degré de perfectibilité et ne se trouvent pas dans l'état d'enfance, eu égard à la société, le plus grand nombre ne puisse être et ne soit abruti plus ou moins par les entraves des préjugés politiques et religieux. Il faut donc convenir, en combattant en quelque sorte la base du livre *De l'Esprit*, que c'est cependant, relativement aux résultats,

ou de l'invention dans le fond et le plan d'un ouvrage ; il est encore un génie de l'expression. Les principes de l'art d'écrire sont encore si obscurs et si imparfaits, il est en ce genre si peu de *donnés*, qu'on n'obtient point le titre de grand écrivain sans être réellement inventeur en ce genre. » Fekete a-t-il connu ce passage d'Helvétius ?

1. *Les gouvernements... le climat.* Cf. *De l'Esprit*, fin du III^e Discours, chap. 30 : « L'inégalité d'esprit qu'on remarque entre les hommes dépend donc et du gouvernement sous lequel ils vivent, et du siècle plus ou moins heureux où ils naissent, et de l'éducation, etc... » — Un peu plus loin, au sujet de la Grèce : ni la position physique ni le climat n'ont changé ; « pourquoi les Grecs d'aujourd'hui sont-ils si différents des Grecs d'autrefois ? c'est que la forme de leur gouvernement a changé ». — Chap. 27, les « influences de l'air », les « différents éloignements où les climats sont du soleil », la « différente température des climats », et autres « raisonnements pareils qui, toujours répétés, ont toujours été démentis par l'expérience et par l'histoire ». De même, chap. 28, les causes morales seules ont agi dans les conquêtes des septentrionaux ; de même, chap. 30, pour les progrès dans les sciences et les arts. — Tout cela va directement contre Montesquieu, et Fekete semble s'exagérer l'importance du *climat* pour Helvétius.

un de ceux qui font le plus d'honneur à l'esprit humain, et un des plus utiles (s'il était plus généralement lu) pour hâter les progrès de la lumière et par conséquent la dose de bonheur dont les hommes sont susceptibles sur la planète qu'ils habitent ¹.

« Une éducation publique générale, telle que la voudrait Helvétius ², dégagée de prestiges quelconques, est le seul moyen de préparer les peuples divers à une bonne législation ; et tous les efforts des gouvernements, même de ceux qui paraissent les moins gênés et les moins gênants, seront toujours entravés tant que ces prestiges auront de l'influence sur les premières idées de l'enfance.

« Comme cependant, malheureusement, la plupart de ceux qui entourent les gouvernants ont un intérêt majeur à s'opposer de toutes leurs forces au progrès de la lumière, ils ne peuvent qu'être lents et progressifs en raison de l'amélioration des Gouvernements.

« Mais que les Philosophes ne se découragent pas, qu'ils jettent les yeux sur les progrès immenses que la saine raison a faits depuis l'invention de l'imprimerie et la réformation de Luther et de Calvin jusqu'à nos jours ; et ils se convaincront que si des bouleversements physiques de notre planète trop généraux ne donnent pas lieu à une nouvelle légende de sa Création, l'espèce humaine ira toujours en avant dans la route de la perfection et qu'Helvétius et ses pareils auront la gloire d'avoir, quoique de loin, préparé l'aurore d'un si beau jour. On a ou l'on aura en vain persécuté ces Martyrs de la vérité, jamais on ne parviendra à éteindre le faisceau de lumière que leurs efforts ont déjà répandu et répandent encore.

« Si la perfectibilité future peut, ou ne peut pas, atteindre le but que Condorcet dans son dernier ouvrage paraît lui avoir tracé aux bords de l'infini ? C'est une question trop oiseuse pour mériter un examen sérieux ; car quand il

1. Cf. Helvétius, *De l'Esprit*, fin du III^e Discours : « L'amour du paradoxe ne m'a pas conduit à cette conclusion, mais le seul désir du bonheur des hommes. »

2. *Ibid.*, Discours IV, chap. 17 : « Il n'est point d'éducation sans objet, et l'unique qu'on puisse se proposer c'est, comme je l'ai déjà dit, de rendre les citoyens plus forts, plus éclairés, plus vertueux et enfin plus propres à contribuer au bonheur de la société dans laquelle ils vivent. » Et au début du même chapitre : « Il n'est peut-être pas possible de faire aucun changement considérable dans l'éducation publique, sans en faire dans la constitution même des états. »

serait vrai que des révolutions physiques futures rejetteront tout au point dont nos devanciers sont partis, il ne faudrait pas moins pour notre bien et celui de nos descendants (le moment de cette époque étant incertain) continuer nos efforts, dût la postérité, régénérée après la catastrophe, se trouver dans le cas où nous sommes à l'égard des hiéroglyphes d'Égypte, de la langue sacrée des Hindous, etc., et même de tout ce qui a dû sans doute précéder dans l'immensité des siècles ces monuments trop mal déchiffrés encore pour pouvoir leur assigner leur véritable date.

« Il est donc plus instant que jamais que les véritables gens de lettres, les hommes à talents, s'unissent pour combattre l'hydre toujours renaissante des préjugés, et le nimbe d'ignorance sans lequel ses dents s'émeussent si aisément contre la vérité, qui seule est la source du bonheur en tout genre.

« Voilà la raison qui fait que je ne me lasserai jamais, connaissant votre capacité, de vous pousser à remplir cette tâche relativement à votre Patrie ; le sage doit être Cosmopolite, j'en conviens, mais en Médecin éclairé il accorde toujours ses soins de préférence au malade qui en a le plus besoin. Qu'il me soit permis d'étendre cette comparaison jusqu'aux raisons qui m'ont déterminé à envelopper si souvent mes leçons de plaisanterie, et qu'on se souvienne de l'enfant auquel il faut toujours amieller les sucs salutaires qu'on veut lui faire avaler. Adieu ! »

IV

A propos d'Helvétius, FEKETE János cite quelques noms qui lui sont familiers. Ce qu'il en dit ici comme ailleurs aide à le connaître un peu lui-même.

Quant à ce fanfaron de Sénèque, ainsi qu'il l'appelle quelque part dans le même recueil inédit, il a développé longuement, en une lettre à son ami l'écrivain Georges ARANKA, les trois raisons pour lesquelles il ne peut l'aimer ni le respecter ¹. Mais dans le *De Vita Beata*, comme on

1. Fekete J., *Œuvres Posthumes*, Petites Réflexions, LXXI. — Lettre à G. Aranka, dans les *Magyar Munkái* inédites, II, 79 ; déjà citée par Morvay Gy., article des *Irodalomtörténeti Közlemények*, 1901, p. 430, note 1.

sait, et notamment les chapitres 17, 20 et 21, Sénèque répond aux accusations portées contre lui, et présente l'apologie de sa richesse. En somme sa théorie est celle de Fekete : si le philosophe n'a point à faire fi de la fortune, il sait lui dire adieu sans regret, comme en user sans en être l'esclave. L'heureux Helvétius avait assez bien mis ces idées en pratique, lui qui, placé dès la sortie du collège par un oncle directeur des fermes, et fermier général à vingt-trois ans grâce à la faveur de Marie Leczinska, sut vers trente-six ans renoncer à ces 300.000 livres de revenu et se retirer avec sa femme, nièce de M^{me} de Graffigny, dans sa terre du Perche, tout occupé de ses études et d'œuvres de bienfaisance, et, sa vie durant, dévoué aux artistes et gens de lettres. Mais quelles qu'aient été les complaisances ou les faiblesses politiques de Sénèque, il ne semble pas que sa pensée ni sa vie aient mérité les reproches de Fekete. Notons encore que cet assez bon latiniste avait déjà utilisé le souvenir du passage bien connu de Lucrèce, et de ses *pueris absinthia tetra medentes...* *Ut puerorum aetas improvida ludificetur* : « Comme une tendre mère, pour faire avaler à son fils chéri une drogue utile mais peut-être révoltante, l'embaume de sucre et de miel, vous employez souvent l'analogie pour lui faire gober (au public) les principes d'une morale épurée ¹. »

Le Brunswick qu'il nomme ici est celui de la Campagne de France; ailleurs, au début des opérations, il louera « ce disciple de Frédéric, qui le met au rang des plus grands généraux du siècle », non sans pressentir qu'il pourrait bien trouver un Washington en France et « voir flétrir les lauriers aisés qu'il a cueillis en Hollande ². » Dès 1770 une *Lettre* (insérée dans *Mes Rapsodies*) sur l'entrevue de Neustadt entre Frédéric de Prusse et l'Empereur, montrait le prince héréditaire de Brunswick joignant « cette modestie si pure, et si différente de l'affectation, à toutes les qualités qui l'ont fait admirer de ses ennemis même ».

Bernstorff, l'autre « génie » contemporain à qui il fait l'honneur de le citer contradictoirement à Helvétius, s'il-

1. Fekete J., lettre à Voltaire, 23 novembre 1767, publiée dans *Mes Rapsodies*.

2. Fekete J., *Œuvres Posthumes inédites, Petites Réflexions*, XLVI.

lustra au service du Danemark où l'avait attiré son oncle, depuis 1751 à la tête du gouvernement danois ; son plus beau titre de gloire y fut l'affranchissement de la classe paysanne ; plus encore que ses efforts généreux pour la liberté de la presse ou contre l'esclavage en Afrique, cette œuvre put lui valoir les sympathies de Fekete. Entreprise dès 1770 parmi d'autres réformes administratives ou financières, elle ne fut réalisée qu'en 1788 : date à laquelle cette lettre sur Helvétius paraît donc postérieure.

On pourrait même la croire écrite après 1795, et adressée à un fils d'une trentaine d'années si, comme il est vraisemblable, avant la mort de Condorcet (mars 1794) et la publication posthume de son *Esquisse d'un Tableau historique des Progrès de l'Esprit humain*, (1795), Fekete n'a rien pu savoir touchant cette théorie de la perfectibilité indéfinie pour laquelle on lui voit assez peu de goût. A moins qu'il ne faille considérer comme rapporté, au moment de la copie, ce passage consacré à Condorcet, que recommandait sans doute à l'attention de l'auteur la *Vie de Voltaire* publiée à Genève en 1787, réimprimée en 1790 à Londres, puis incorporée à l'édition de Kehl, pour être souvent reproduite depuis. A peu près de même qu'ici, Fekete dira au n° xciv des *Petites Réflexions* qui font le plus gros de ces *Œuvres Posthumes* : « Il me paraît par conséquent très probable que, si l'une de ces révolutions physiques, qui ont si souvent bouleversé la terre que nous habitons, ne survient pas, rien ne pourra retarder les progrès de la raison, auxquels, quoi qu'en disent les ennemis de la Philosophie, payés pour cela, tient infailliblement le plus grand bonheur possible de ses habitants ».

Comme en telle pièce de vers *Sûr l'Égypte*, il fait ici mention, en passant, de la merveille encore obscure des hiéroglyphes, qui ne s'éclairera que vingt-cinq ou trente ans plus tard grâce à Champollion. De même il a le sens de tout ce que promettent de révélations les textes sanscrits récemment signalés à l'attention de l'Europe savante, le *Baghavat Gita* traduit par Wilkins dès 1787 avec d'autres livres sacrés, le *Baghavadam* en 1788 à Paris, et les *Recherches Asiatiques* ou *Transactions* de la Société Scientifique

établie au Bengale, recommandées au public français dès 1790-91 par l'*Esprit des Journaux*, ou tels autres périodiques comme la *Décade Philosophique*, lue de Fekete puisqu'il la citait. Ceci et cela fait du moins honneur à une curiosité d'esprit qui reste le trait le plus intéressant, peut-être, d'une figure bien oubliée.

Et maintenant, considérons son jugement d'Helvétius.

V

Dans son admiration pour le « grand homme » qu'est Helvétius, ce Voltairien nous semble assez éloigné de Voltaire. Indépendance louable, ou relative faiblesse de jugement ?

A la base de l'édifice majestueux et sublime qu'est l'inappréciable livre *De l'Esprit*, le disciple de Voltaire voit une seule erreur, faible, et peu dangereuse pour les conséquences qui s'y échafaudent ; il ne s'enhardit que sur un point à n'être pas d'accord avec le « champion de la Philosophie ». Écoutons Voltaire lui-même, et nous voici loin de compte : « J'aimais l'auteur, dit-il au *Dictionnaire Philosophique* (article « Homme »), mais je n'ai jamais approuvé ni les erreurs de son livre, ni les vérités triviales qu'il débite avec emphase. J'ai pris son parti hautement quand des hommes absurdes l'ont condamné pour ces vérités mêmes ». Voltaire juge vulgaires la plupart des « vérités » qui pour Fekete sont lumineuses et éternelles.

Mais songeons au peu de liberté d'esprit dont on jouissait alors dans les pays de la monarchie viennoise. A la dernière décade de sa vie, quand de justes préoccupations nationales en matière littéraire apparaissent au travers de son activité un peu confuse, Fekete conseille à son fils de penser, comme lui-même, à sa patrie, pour donner ses soins d'abord au malade qui en a le plus besoin. Mais ce malade il l'avait cru, longtemps, incurable ou désespéré. Quand il publiait son esquisse d'un *Tableau Mouvant de Vienne* (1787)

il le donnait comme « tracé par un Cosmopolite ». N'est-ce pas lui-même qui a jadis voulu, sans grand succès, « parler de l'éducation nationale à l'Europe ? Une dissertation sur ce sujet, ajoutait-il alors (p. 84), a paru trop chère à tous les souverains de l'Univers, au prix qu'un particulier donne souvent à une fille qui l'accommode pour toute sa vie, en moins de vingt-quatre heures ». Il disait de sa patrie, vers le début des Petites Réflexions que donnent ses *Œuvres Posthumes* (n° xxv) : « il est vrai que ce pays-ci ne me convenait guère ; comment lui aurais-je pu convenir ? ».

Doit-on croire aussi, d'après cet exemple de tolérance désabusée, que chez Voltaire vieillissant l'humeur critique était devenue un peu moins *combative* que ne fut toujours celle de Fekete ? Mais les réserves de Voltaire sont aussi anciennes que l'ouvrage d'Helvétius. Quelque estime qu'il en fit, et dont témoigne plus d'une lettre, à l'auteur même le 17 décembre 1758, à Palissot le 14 juin 1760, à Condorcet ou Saurin les 1^{er} février ou 14 décembre 1772, Voltaire « n'aimait pas beaucoup » l'ouvrage et son « fatras » ; en cela d'accord avec De Brosses, qui lui en parlait comme d'une étrange *cipollata*. Il ne trouvait pas trop bon ce livre *De l'Esprit*, il l'a « dit et redit vingt fois », s'étonnant qu'on en fit tant de « fracas », de même qu'il jugeait absurde ou ridicule qu'on mît à toute l'affaire Helvétius tant d'acharnement ou d'esprit de persécution. Qu'on relise ses lettres à De Brosses, à Thieriot, à M^{me} du Bocage, les 23 septembre, 24 et 27 décembre 1758, ou encore à Marmontel le 26 janvier 1772. En ceci, assurait-il, son principe était : « Il n'y a qu'à ne rien dire ; les livres ne font ni bien, ni mal ; cinq ou six cent mille oisifs, parmi vingt millions d'hommes, les lisent et les oublient. » Vraiment, Condorcet eut quelque raison de protester, dans sa *Vie de Voltaire*, que les *Observations sur Helvétius*, publiées après sa mort « par respect pour un philosophe persécuté », n'avaient rien qui dût les faire attribuer à la jalousie de Voltaire, « comme tant d'autres choses de lui ».

Qu'il y ait eu chez Voltaire beaucoup plus de hauteur de vues, un sens bien plus aigu des choses, ce simple cas de divergence critique le prouverait, si Fekete n'en fût con-

venu tout le premier avec la modestie humble qu'il observa toujours à l'égard de son héros intellectuel.

Au reste il se trouve que sur tel ou tel point la critique timide de Fekete semble reprendre des griefs fondamentaux de Voltaire. Ecrivant le 19 juin 1773 au prince Gallitzin, ambassadeur à La Haye, qui faisait réimprimer le livre *De l'Esprit*, Voltaire lui assurait : « Vous rendez un grand service à la raison », mais ajoutait bien vite : « Celivre trouvera des contradicteurs, et même parmi les philosophes. Personne ne conviendra que tous les esprits soient également propres aux sciences, et ne diffèrent que par l'éducation. Rien n'est plus faux, rien n'est plus démontré faux par l'expérience ». On ne s'étonne pas de voir le *philosophe* Fekete du même avis, quel qu'ait été son « transport » à savoir son fils enthousiaste de cet Helvétius, qui n'était déjà plus aussi « généralement lu ». Il peut y avoir eu simple rencontre entre Voltaire et lui. Fekete put, aussi, connaître sinon la lettre au prince Gallitzin, du moins le *Dictionnaire Philosophique*, où la même objection reparait, avec d'autres, aux articles « Quisquis (du) de Ramus ou La Ramée : Exemples des persécutions, etc. ». Impropropriété du titre *De l'Esprit*, qui pouvait convenir au livre de Locke, et non à celui-ci. Différence entre les singes et nous (Helvétius, I, 1). Que la science n'est point une simple réminiscence des idées d'autrui (II, 1), à preuve Archimède ou Newton, ce Newton que Fekete ne manque pas d'invoquer en témoignage. Qu'il est faux que tous les hommes soient nés avec les mêmes talents (III, 1), car dans toutes les écoles, etc.... : le raisonnement est le même chez Voltaire et chez Fekete. Qu'il est faux encore que l'on devienne stupide dès que l'on cesse d'être passionné (III, 8), car au contraire une passion violente rend l'âme stupide sur tous autres objets...

Les souvenirs de sa propre vie eussent été ici pour Fekete suffisante matière à protester de lui-même. Feu d'années après lui, en 1803, Stendhal ira plus loin dans le désaveu d'un auteur « bien singulier, sublime en quelques parties, méprisables en d'autres, et bien décourageant en toutes ;... il m'avait tellement entraîné dans ses premières parties,

qu'il m'a fait douter quelques jours de l'amitié et de l'amour... ». Et ce jeune homme à passions concluait, non sans témérité, qu'Helvétius « n'ayant jamais ressenti ces douces passions était, d'après ses propres principes, incapable de les peindre ». (*Correspondance*, I, 76).

Entre la sévérité de l'ancien enthousiaste qui s'est laissé entraîner trop loin, et l'admiration de Fekete, nuancée à peine de quelques réserves, la sagesse de Voltaire trouve, d'instinct, le juste milieu. Il jugeait l'ouvrage estimable, un peu confus. Il y regrettait surtout le manque de méthode, et « des contes indignes d'un livre de philosophie ».

Si Fekete a connu quelque chose de ces jugements de Voltaire, là encore il a su lui prendre des leçons. Au cas contraire, il est à son honneur déjà d'avoir, selon l'esprit de Voltaire, en somme, mais de lui-même, marqué quelques restrictions. Elles sont très insuffisantes. Mais Helvétius ne parut-il pas, à bien des contemporains autres que M^{me} du Deffand, « l'homme qui dit le secret de tout le monde » ?

HENRI TRONCHON

Professeur à l'Université de Strasbourg.